

Gottlob Frege et la distinction entre *conceptus formalis* et *conceptus obiectivus*

Résumé: L'intention qui nous a animé dans la rédaction de la présente étude se réduit à argumenter la thèse suivante: la sémantique de Gottlob Frege (1848-1925) apparaît comme très proche par rapport à celle des scolastiques, ce qui signifie que la distinction frégréenne entre *sens* (Sinn) et *dénotation* (Bedeutung)¹ n'est rien d'autre qu'un «prolongement» de la distinction scolastique entre *concept formel* et *concept objectif*.

Dans une première étape de notre essai nous allons présenter la conception du logicien allemand sur *le sens* et *la dénotation* (référence); deuxièmement, nous allons résumer ce que les scolastiques comprenaient par la distinction: *concept formel* – *concept objectif*. Dans la troisième section de la section, en guise de conclusion, nous allons essayer de mettre en évidence tant les similitudes que les différences qui existent entre la conception de G. Frege et celle de certains scolastiques.

Mots-clés: G. Frege, Sémantique, Sens, Dénotation, Scolastique, *Conceptus Formalis*, *Conceptus Obiectivus*.

I. En 1892, G. Frege publie l'article «Über Sinn und Bedeutung»² qui, dans l'opinion des spécialistes, représente une contribution majeure à l'élaboration de la sémantique logique. À ce propos, notre intérêt porte exclusivement sur ce que G. Frege comprend, premièrement, par la dénotation et le sens d'un nom propre; et, deuxièmement, par la dénotation et le sens d'un énoncé complexe.

* Chercheur dans le Domaine des Sciences Socio-Humaines de Université A.I. Cuza d'Iași, email: fcristmareanu@gmail.com.

¹ Selon certains exégètes, la traduction en roumain du terme allemand *Bedeutung* par *signification* conduit à une situation tautologique: *les énoncés ont une signification parce qu'ils... signifient*. C'est pourquoi on préfère le terme *dénotation*, qui représente une propriété sémantique, parmi d'autres, qui détermine la signification d'une expression. Le traducteur Claude Imbert choisit d'équivaloir en français le terme *Bedeutung* par *dénotation* (*vide infra*).

² Cf. Gottlob Frege, «Über Sinn und Bedeutung», dans *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100 (1892), pp. 22-50 (trad. fr. par Claude Imbert: «Sens et dénotation», dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 102-126; trad. roum.: «Sens și semnificație», dans M. Tîrnoveanu et Gh. Enescu (coord.), *Logică și filosofie. Orientări în logica modernă și fundamentele matematicii*, București, Editura Politică, 1966, pp. 54-79). À ce point, une mention s'impose: antérieurement à la rédaction de l'article «Über Sinn und Bedeutung», les écrits de G. Frege n'attestent que la distinction entre *signe* (Zeichen) et *contenu* (Inhalt).

Dans l'article cité, le logicien allemand associe à un *signe* (nom, mot composé, signe écrit) non seulement un désigné qu'il appelle sa *dénotation*, mais aussi bien ce qu'il comprend par *le sens* du signe, à savoir la manière dont l'objet est donné. Par *signe* (nom), G. Frege comprend un désignant quelconque remplaçant un nom propre qui a la dénotation d'un objet déterminé. Pour être plus précis, il va appeler tout pareil désignant un *nom propre*. Entre le signe, son sens et sa dénotation une telle *liaison* s'institue qu'au signe il correspond un sens déterminé et à ce dernier, à son tour, une dénotation déterminée, tandis qu'à une dénotation (à un objet) il correspond plus qu'un signe. Tandis que la relation de signification entre le nom et l'objet est *d'extériorité*, la relation d'expression entre le nom et le sens est *d'inhérence*.

La dénotation d'un nom propre consiste donc en *l'objet* auquel il se réfère, ou que le nom désigne – appelé également *le référent* du nom.

Ce que G. Frege comprend par *le sens* d'un nom propre est quand même moins précis. Conformément au texte frégeen, celui-ci peut être défini comme *ce que exprime* un nom (propre) et qui inclut *une manière d'être donnée du désigné* (*die Art des Gegebenseins des Bezeichneten*). Puisque de nature non-linguistique, le sens revêt la couverture matérielle du langage. Et vu que le sens contient une manière donnée d'être de l'objet désigné, il n'est que naturel que par rapport au même objet il y ait plusieurs sens (et autant de noms), c'est-à-dire plusieurs perspectives dont on peut envisager la dénotation³.

Donc, en plus de la dénotation, le sens d'une expression (dans ce cas, le nom propre) est déterminé également par une autre propriété sémantique, que G. Frege appelle *sinn* (sens). Ce qui signifie qu'un nom a un *référent* (l'objet qu'il désigne), mais aussi bien un *sens*, qui est la propriété déterminant le référent.

Le sens en tant que manière de présenter la dénotation a un caractère objectif, il n'étant pas une *représentation* (*Vorstellung*) d'une conscience individuelle. Dans ce sens, G. Frege affirme: «Si la dénotation d'un objet est

³ Le sens, affirme G. Frege, éclaire partiellement la dénotation. Nous reprenons ici les exemples qu'il donne: la dénotation des mots composés «Étoile du soir» et «Étoile du matin» est la même (la planète Vénus), mais le sens est différent. Il en est de même pour un nom propre en tant que tel, comme par exemple «Aristote», où les opinions à propos du sens peuvent ne pas coïncider. On peut accepter comme sens: le disciple de Platon et le maître d'Alexandre le Grand. Aussi longtemps que la dénotation reste la même, les oscillations du sens sont admissibles; bien que le sens n'offre pas nulle connaissance proprement-dite sur la dénotation, ni la certitude de son existence, il est suffisant pour préciser l'identité de la dénotation. Voir aussi l'analyse dressée par Călin Candiescu, «Predicație și cunoaștere la Gottlob Frege (kantianism și platonism)», dans *Revista de filosofie*, 12 (1973), pp. 1521-1535.

un objet qu'on peut percevoir par les sens, alors ma représentation de lui est une image intérieure»⁴.

G. Frege ne se contente pas d'analyser le sens et la dénotation des expressions, des mots et des signes qu'il a appelés des noms propres, mais il s'intéresse également au sens et à la dénotation d'une proposition assertorique considérée dans son ensemble. Dans son ensemble, une proposition *exprime quelque chose*, et c'est pourquoi il faut faire la différence entre *expression propositionnelle* et *contenu propositionnel*, et si l'on tient compte du fait que la proposition a une valeur de vérité, l'on peut distinguer entre sa dénotation (le vrai ou le faux) et son sens qui est *une pensée* (Gedanke)⁵. Ce qui signifie que le sens d'un énoncé, c'est le contenu de la pensée que l'énoncé formule. Conformément à la théorie de G. Frege, les valeurs de vérité sont des objets (abstraites), et les propositions sont des noms propres de ceux-ci, de sorte que les pensées exprimées sont autant de manières données d'être du vrai ou du faux⁶; c'est-à-dire, la pensée est la condition de vérité d'un énoncé.

La dénotation d'un énoncé sera donc, justement, l'une des valeurs de vérité (vrai ou faux), parce qu'un énoncé composé dépend, du point de vue de la valeur de vérité, du vrai ou du faux des expressions composantes⁷. Selon la même structure, le sens d'une expression composée est déterminé par les sens des expressions qui la composent.

⁴ Selon G. Frege, *la dénotation* d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par son intermédiaire; *la représentation* que nous avons sur la dénotation est absolument subjective; c'est à mi-chemin entre elles (dénotation – représentation) que se trouve le sens. Celui-ci, il est vrai, n'est pas subjectif comme la représentation, mais il n'est non plus l'objet lui-même.

⁵ Par *pensée*, G. Frege ne comprend pas l'activité subjective de la pensée, mais son contenu objectif, qui peut être une propriété commune à plusieurs individus. Contrairement à ses précurseurs, qu'ils soient scolastiques ou modernes (John Locke), G. Frege affirme que le sens doit être conçu comme étant objectif et non-psychologique. Contre cette objectivité du sens, désirée par Frege, on peut formuler deux objections: 1. si le sens est donné par une description associée – dans le cas des noms propres, – alors on ne peut pas connaître toutes les descriptions possibles; 2. la notion de sens proposée par G. Frege n'arrive pas à éviter le scepticisme dérivant de notre incapacité de connaître les états mentaux des autres.

⁶ Selon l'opinion de Călin Candiescu, *Gottlob Frege și filosofia analitică a limbajului* (thèse de doctorat), București, 1980, la terminologie de G. Frege est déficiente pour avoir confondu la propriété d'être vraie ou fautive avec sa valeur de vérité, et la bizarrerie de sa thèse consiste également en cela que les propositions ne désignent ni ne peuvent désigner leurs propriétés (comme quelque chose d'extérieur). La propriété d'être vraie ou fautive est une métapropriété sémantique (A. Tarski) et elle exprime le fait qu'une pensée propositionnelle détermine une chose vraie ou fautive.

⁷ G. Frege a conçu toute une théorie de la signification selon le modèle de la relation de référence: «tout énoncé assertorique [...] doit être considéré comme un nom propre, et sa dénotation, s'il en a une, est soit le Vrai, soit le Faux».

En guise de conclusion, très générale, de la conception de G. Frege on pourrait dire que jamais nous ne pouvons nous intéresser seulement à la *dénotation* d'une proposition (identifier la signification avec la dénotation seule conduirait à l'impossibilité d'expliquer des situations souvent rencontrées dans le langage commun: par exemple, les noms sans référent) ou seulement *au sens* (la pensée) seul, qui isolément ne serait pas connaissance, mais tous les deux (le sens et sa dénotation), considérés ensemble, comme acte unique, constitueraient la connaissance⁸. On rencontre, sans doute, dans des situations fréquentes dans le langage commun, des noms sans référent (par exemple, l'unicorne), qui n'ont pas de valeur de vérité mais qui possèdent un sens. Chose possible dans la mesure où l'on peut lui associer une condition descriptive *qui pourrait* être remplie de façon unique par un *objet*, sans être remplie par *le fait*. Cet aspect nuance les implications du «couple» sens-dénotation vu comme acte unique, que, pour des raisons d'économie du texte, nous n'allons plus développer ici.

II. La distinction scolastique entre *le concept formel* et *le concept objectif*⁹ a été imposée par le dominicain Jean Capréolus (1380-1444)¹⁰, afin de contrecarrer l'univocité scotiste, qui affirmait qu'à l'univocité du concept d'être il

⁸ On peut entrevoir ici une autre distinction réalisée par G. Frege, à savoir celle entre *pensée* et *jugement*. Ce dernier peut être vu comme «ce qui évolue» (*fortsehreiten*) de la pensée à la valeur de vérité.

⁹ Le syntagme *conceptu objectali* a été traduit du latin par des exégètes par *concept objectif* (Ion Tănăsescu (coord.), *Conceptul de intenționalitate la Breatano: origini și interpretări*, București, Paideia, 2002). Nous considérons quand même la traduction du syntagme *objectali* prin *concept objectif* (bien que ce soit une malheureuse expression) plus proche du sens scolastique. Les scolastiques utilisaient souvent l'expression «objectif» (qu'on peut aussi bien voir comme un prolongement du *lekton* stoïcien) en tant que synonyme du mot «intention». La première utilisation attestée par des documents du terme *obiective* est à trouver chez Henri de Gand, qui rapporte le concept au statut de la chose connue (*res cognita ut obiective existens in cognoscente*). Cette tradition est continuée par Petrus Aureolus, Durand de Saint-Porçain, Duns Scotus, F. Suárez, et dans la modernité on la rencontre chez R. Descartes et Franz Brentano. Le syntagme *concept objectif* apparaît déjà chez Petrus Aureolus, *Scriptum*, d. 2, sect. 9, C, no. 48, p. 483: le concept «potest accipi vel pro actu intellectus realiter intellectui inhaerente, vel pro *conceptu objectali*». Chez lui, pourtant, le concept formel est un acte, et non, comme chez Capréolus, une forme représentative (Serge-Thomas Bonino, «Conceptul de ființă și cunoașterea lui Dumnezeu la Capréolus», dans Bogdan Tătaru-Cazaban (coord.), *Pluralitatea metafizicii medievale. Istorie și structuri*, Iași, Polirom, 2005, pp. 267-300, surtout pp. 276-278). Pour tous les scolastiques, même pour ceux ayant repris la terminologie scolastique, et un exemple en est F. Brentano, l'expression *obiective* ne doit pas être comprise dans l'acception moderne du terme, et c'est pour cela que nous avons évité de la traduire par «objectif».

¹⁰ Cf. Jean Capréolus, *Defensiones theologicae divi Thomae Aquinatis*, C. Paban et T. Pegues (éds.), Tours, 1900- 1908, *Def. I*, dist. VIII, qu. 2, a. 2 B (t.1, 362 a).

correspond l'unité d'une entité réelle, commune aux étants¹¹. Avant d'expliquer ce qu'il comprend par *concept formel* et *concept objectuel*, Capréolus définit ce qu'il comprend par *concept* ou *ratio* ou *intentio*, des termes apparaissant dans ses ouvrages comme synonymes. À cet effet, il cite deux textes de Saint Thomas – *Contra Gentiles* I, c. 53, et *In Sent.* I, d. 2, q. 1, a. 3 – d'où il résulte qu'on comprend par concept la forme intelligible que l'intellect, actualisé et informé par la forme présentative (*species*)¹² de l'objet, conçoit en lui-même.

Pour Capréolus, « *le concept formel* est une réalité noétique intramentale, une forme produite par l'intellect dans l'acte de l'intellection. Du point de vue subjectif, le concept formel est un accident, une forme – qualité subjectivée dans l'intellect. Du point de vue objectif, il représente et il exprime de manière intelligible l'objet connu. Le terme – trop polyvalent – *ratio* peut exprimer ce dernier aspect du concept formel. Quant au *concept objectuel* – expression évidemment mal choisie, parce que vu que ce concept n'a rien d'un concept au sens habituel du terme –, il n'est autre que l'intelligible situé devant l'intellect qui forme le concept (formel). Par exemple, la nature humaine est le concept objectuel de l'intellection par laquelle on comprend l'homme en tant que tel. Dans cette perspective, il est le fondement de la vérité du concept formel»¹³.

Par la critique qu'il adresse au scotisme, Capréolus veut mettre en relief le fait que le problème de l'unité d'un concept – celui d'être en l'occurrence – exige une réponse différente selon qu'il s'agisse du *concept formel* (dans sa dimension objective, bien sûr) ou du *concept objectuel*. Par cette distinction fondamentale, qui interdit de traiter la question de l'unité de l'être au plan

¹¹ M. Forlivesi considère que «cette distinction revêt, dans l'histoire de la philosophie, un rôle décisif; elle constitue en particulier le nœud de la transition et de la continuité entre scolastique et philosophie moderne» (Marco Forlivesi, «*La Distinction entre concept formel et concept objectif. Suárez, Pasqualigo, Mastrù*», dans *Les études philosophiques*, 60 (2002), pp. 3-30).

¹² L'espèce joue un rôle majeur dans la noétique scolastique. Elle n'est pas *ce qui est* (de façon directe) connu, mais ce quelque chose-là *par l'intermédiaire* duquel l'objet extra-mental est connu. L'espèce représente «le véhicule» qui transporte la référence vers l'objet extra-mental. Thomas d'Aquin l'appelle, dans *De Veritate*, IV, 1, *verbum interius*, à savoir ce que l'objet extérieur forme à l'intérieur. Pour les scolastiques, l'espèce est considérée comme une représentation de l'objet qui implique une référence à un objet. La dimension de l'intentionnalité est-elle ici bien évidente, car représenter signifie toujours représenter quelque chose. Une représentation est sans faute une représentation d'un objet par un sujet (Ausonio Marras, «Originile scolastice ale concepției lui Brentano despre intenționabilitate», dans I. Tănăsescu (coord.), op. cit., pp. 121-142). Il n'est pas impropre d'assimiler l'espèce des scolastiques, qui, en définitive, n'est rien d'autre que l'*intermédiaire* entre l'objet et le sujet, c'est-à-dire le *concept formel*, à la *noemata* de E. Husserl (qui, dans *Ideen*, introduit le terme *noématique* pour *intentionnel* et le terme *noétique* pour *reel*), et, par extension analogique, avec le terme *sinn* proposé par G. Frege. Nous allons quand même voir ci-dessus dans quelle manière G. Frege s'éloigne-t-il de cette dimension représentationnelle de l'espèce.

¹³ Cf. Jean Capréolus, op. cit., 375a; voir aussi S.-T. Bonino, art. cit., p. 277.

noétique, Capréolus «transfère la discussion dans le domaine métaphysique propre à Saint-Thomas»¹⁴.

La même terminologie (et les exemples même) de Jean Capréolus sont à retrouver également dans les *Disputationes Metaphysicae* de Francisco Suárez (1548-1617)¹⁵. À la fin du XVI^e siècle, F. Suárez présente la distinction entre *concept formel* et *concept objectif* comme une *vulgaris distinctio*¹⁶. Tout comme Capréolus, le jésuite rejette, à une première étape, l'univocité scotiste, en faisant recours à la même distinction entre *le concept formel* et *le concept objectif*. Pour lui, *le concept formel* c'est l'acte de l'intellect par lequel celui-ci arrive à connaître une chose ou une *ratio commune*, *le concept objectif* est la chose ou *ratio commune*, qui est perçu de manière (in)directe par l'intermédiaire du concept formel¹⁷. F. Suárez est tellement «scolastique» qu'il reprend même l'exemple donné par Capréolus: *le concept d'homme* (*D.M.*, II, §1). L'acte de représentation de l'homme par notre intellect, s'identifie au concept formel, alors que l'homme connu et conçu au moyen de cet acte a pour corrélat le concept objectif¹⁸.

F. Suárez introduit, pour la première fois dans *Disputationes Metaphysicae*, la notion *conceptus obiectivus entis* lorsqu'il analyse une thèse attribuée, prudemment, à Buridan, qui considérait *la substance* comme l'objet adéquat et propre de la métaphysique (*D.M.*, I, § 21: «*sexta opinio, quae Buridani esse dicitur, est objectum adaequatum huius scientiae esse substantiam*»). Dans la conception de F. Suárez, l'objet adéquat de la métaphysique est *ens inquantum ens reale*, qui ne s'identifie ni à l'être au sens abstrait, ni à l'étant dans son ensemble, mais au: *concept objectif de l'étant*, l'élément le plus général qui peut être pensé comme étant dans les choses, à savoir, selon une formule bien connue dans *Schulmetaphysik: l'objectivité des choses* (*D.M.*, I, 1, § 26; I, 5, §15).

¹⁴ Cf. Bernard Montagnes, *La doctrine de l'analogie de l'être d'après Saint Thomas d'Aquin*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1963, p. 125.

¹⁵ Cf. M. Forlivesi, art. cit., et en particulier la section de l'article: «*La pensée de Francisco Suárez: un aperçu*».

¹⁶ Cf. F. Suárez, *Disputationes Metaphysicae* (*D.M.*), II, sec. 1, § 1: «*Supponenda imprimis est vulgaris distinctio conceptus formalis et obiectivi*».

¹⁷ Cf. Ibid., II, § 1; voir aussi J.-P. Coujou, *Suárez et la refondation de la métaphysique comme ontologie*. Étude et traduction de *l'Index détaillé de la Métaphysique d'Aristote* de F. Suárez, Louvain-Paris, Éditions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1999, pp. 14-15.

¹⁸ En fait, l'origine éloignée de la distinction entre *le concept formel* et *le concept objectif* des concepts (F. Suárez) ou des idées (R. Descartes), se trouve dans la théorie averroïste des deux sujets de *intentio intellecta*, un qui la rend «chose mondaine/de ce monde» ou «existant véritable», l'autre qui en fait un être «véritable». Chez F. Suárez, le concept formel c'est l'acte d'intellection, le concept objectif, l'objet connu et représenté par cet acte (Alain de Libera, *Cearta universalilor*, trad. roum. par Ilie Gyurcsik et Margareta Gyurcsik, Timișoara, Amarcord, 1998, pp. 214-215).

Pour la plupart des exégètes de la période scolastique, le *concept objectuel* n'est pas pour F. Suárez, comme ne l'est non plus pour les autres scolastiques, *esse subiective*, mais il n'est ni la chose en tant que telle, individuelle et concrète, parce qu'il ne renvoie pas nécessairement à quelque chose d'extérieur. Le *concept objectuel* permet que quelque chose soit objectivé par la pensée, une sorte d'*objet intentionnel*¹⁹.

Bien que cette distinction, entre le *concept formel* et le *concept objectuel*, soit noétique,²⁰ F. Suárez laisse pourtant l'impression (*D.M.*, II, 1, § 1), que ce *concept objectuel* est à même de s'identifier, occasionnellement, il est vrai, avec la chose singulière et individuelle. J.-F. Courtine semble avoir saisi cet aspect lorsqu'il affirme: «le concept objectuel n'est pas seulement le substitut des choses individuelles et concrètes, mais ce qui constitue leur essence même»²¹. Donc, on peut affirmer: le concept objectuel s'identifie avec l'objet. Il faut mentionner ici une nuance (souvent évitée) qui tient à la dimension subjective ou objective de ce type de concept. Dans ce contexte,

¹⁹ Le terme *intention intellectuelle* (*D.M.*, II, 1, §2) invoqué par F. Suárez, emprunté de Averroès, est identifié au *concept objectuel*, et il formule, précisément, le problème de l'unité du sujet et de l'objet dans l'acte de connaître (cf. J.-P. Coujou, *op. cit.*, pp. 15-16).

²⁰ Dans la culture européenne, la métaphysique noétique semble être inaugurée par Al-Farabi, dans son ouvrage *De intellectu*. Il distingue entre les formes intelligibles en elles-mêmes (l'intellect premier, les intelligences séparées) et les formes intelligibles par abstraction (les formes qui existent dans la matière) (cf. B. Tătaru-Cazaban (coord.), *op. cit.*, p. 26). À notre avis, F. Suárez n'élabore pas une pareille métaphysique, comme semble l'affirmer, parmi d'autres, É. Gilson. La métaphysique de F. Suárez, nous la voyons comme basée sur un réalisme modéré, similaire à celui adopté par Saint Thomas. Ceux qui trouvent chez F. Suárez une métaphysique noétique ont comme point de départ la *théorie de la représentation de l'objet qui fait abstraction de l'objet* (J.-P. Coujou, *op. cit.*, p. 67). On a, sans doute, affaire dans *Disputationes* à une construction intellectuelle (noétique) réalisée par le jésuite, qui est ainsi vu comme un précurseur des ontologies noétiques modernes. Un exemple dans ce sens est, à notre avis, G. Frege lui-même. «Si la logique de Frege, comprise comme ontologie, est incomplète et schématique, ces caractères viennent justement répondre à sa fonction noétique» (G. Frege, *Screri logico-filosofice I, Étude introductive* réalisée par Sorin Vieru, București, Editura Științifică și Enciclopedică, 1977, p. XLII). À l'avis de S. Vieru, «Însemnări despre ontologia lui Frege», dans *Revista de filosofie*, 1 (1968), pp. 55-67, la conception de G. Frege relative à l'objet d'étude de la logique formelle acquiert un caractère philosophique, ontologique pour la raison suivante: la théorie sur fonctions et objets est comprise comme théorie qui se réfère à la réalité entière, et non à un domaine particulier de la réalité. Mais cette ontologie que G. Frege propose a la signification d'une «ontologie formelle», pareille à celle de Husserl (qui ne représente pas, en définitive, rien d'autre que *Mathesis Universalis* de Descartes) car fondée par la présupposition que «il n'y a dans l'univers que des objets et des fonctions». M. Dummett (*Les origines de la Philosophie Analytique*, Paris, Gallimard, 1991), interprète autorisé de la conception frégréenne, affirme qu'il n'existe pas une métaphysique, voir ontologie, chez G. Frege, sa pensée étant, essentiellement, une combinaison entre la philosophie du langage et les mathématiques. Pour d'autres exégètes, comme par exemple R. Grossmann (1968), G. Bergmann (1968), Kluge (1980), au contraire, non seulement qu'il existe une métaphysique chez G. Frege, mais elle a la primauté par rapport à la philosophie du langage et à la philosophie des mathématiques (cf. F. Nef, *L'objet quelconque. Recherches sur l'ontologie de l'objet*, Paris, J. Vrin, 1998, pp. 117-127: «L'ontologie formelle de Bolzano à Husserl»).

²¹ Cf. J.-F. Courtine, *Suárez et le système de la métaphysique*, Paris, Puf, 1990, p. 193.

il est juste de dire que F. Suárez «subit» l'influence de Capréolus ici également: «l'unité du concept objectuel peut être de deux types. On obtient une première forme d'unité par la participation des diverses réalités subsumées par le concept à une forme ou nature indivise. Celle-ci est univoque du genre ou de l'espèce. La deuxième forme d'unité c'est l'unité d'attribution : plusieurs qui se rapportent à quelque chose d'unique sont appelés un par attribution. Cette unité, tient à préciser Capréolus, est bien plus faible que la précédente. Elle peut toutefois être suffisante pour fonder la vérité d'un concept formel unitaire au plan noétique»²².

Une conclusion générale valable pour les scolastiques en ce qui concerne la distinction *concept objectuel* – *concept formel* pourrait être la suivante: dans l'acte de la connaissance il est impossible que l'accent tombe sur une seule dimension, qu'elle soit objectuelle ou conceptuelle, car ce sont les deux, ensemble, qui forment l'acte de la connaissance.

III. À notre avis, et conformément à ce qui a été présenté ci-dessus, G. Frege superpose à la distinction scolastique entre *concept formel* et *concept objectuel*, la distinction entre *sens* et *dénotation*. Ce qui signifie que, pour Frege, le *concept objectuel* serait le *dénoté*, qui ne doit pas avoir nécessairement une existence concrète ; et le *concept formel* serait le *sens*, qui peut être multiple, tout comme les actes par lesquels nous saisissons les objets. Pour une meilleure compréhension, comparons deux exemples: celui donné par F. Suárez et celui donné par G. Frege. Pour le premier, l'acte de *représentation* de l'homme par notre intellect s'identifie au *concept formel*, tandis que l'homme connu par l'intermédiaire de ces actes peut être corrélé au *concept objectuel*. Pour le logicien allemand, la Lune représente l'objet de l'observation, à savoir le *référént*, qui est moyennée par l'image réelle qui prend naissance à l'aide de l'objectif à l'intérieur du binocle et à l'aide de la rétine de l'observateur. L'une (l'image de la Lune vue par le binocle), G. Frege la compare avec son sens, l'autre, il la compare avec la représentation ou l'image. Jusqu'à un certain point, les deux exemples semblent aller de pair: l'*objet* de l'observation s'identifie, pour l'un aussi bien que pour l'autre, avec le *référént*. En ce qui concerne le *sens* (ou son équivalent scolastique: le *concept formel*), G. Frege introduit une nuance: il ne se résume non plus à l'*acte de la représentation*²³, comme le faisaient les

²² Cf. S.-T. Bonino, art. cit., pp. 278-279.

²³ Mentionnons de nouveau, à cette occasion, que pour les scolastiques, «obiective» signifie «conformément à la représentation», c'est-à-dire subjectif, et non «conformément à la chose», c'est-à-dire objectif, comme dans le cas, par exemple, de G. Frege. Les scolastiques et ceux qui ont repris leurs conceptions (nous parlons ici de F. Brentano et, par son intermédiaire, de E. Husserl), faisaient la distinction entre *chose* qui est extra-mental et *objet* qui est présent lui-même dans la conscience: il est une entité constituée dans l'esprit, par l'esprit. Cette distinction semble ne plus fonctionner chez G. Frege. La dimension intérieure, représentationnelle, de l'objet, est totalement absente de la conception du logicien allemand.

scolastiques²⁴, qui implique une dimension subjective, mais à sa dimension objective: *le sens* (Gedanke) qui est le même pour plusieurs observateurs²⁵.

Chez G. Frege, à la différence des scolastiques, la distinction de domaine entre les objets matériels, qui ont une réalité et les objets *idéaux*, tels les nombres, les points géométriques, les valeurs de vérité, les extensions des concepts, ne fonctionne pas. Ils appartiennent au même domaine. Le caractère de l'objet est d'être «complet», «saturé»; à la différence du caractère «non-saturé» du concept²⁶. Sous cet aspect, le platonisme de G. Frege se différencie nettement par rapport à l'aristotélisme des scolastiques.

Une autre différence entre G. Frege et les scolastiques est la suivante: tandis que les scolastiques semblent limiter la distinction *concept formel-concept objectif* aux noms propres, le logicien allemand va plus loin en l'appliquant également aux propositions assertoriques considérées dans leur totalité (qui, en définitive, fonctionne selon la même structure que les noms propres).

²⁴ C'est dans la même catégorie qu'on pourrait inclure aussi F. Brentano, qui dans son ouvrage de 1874: *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, affirme que le phénomène psychique est constitué de deux moments qu'on ne peut pas concevoir séparément: *l'objet* de l'acte psychique et *la relation* ou *l'orientation* de l'acte vers cet objet-là. À notre avis, cette paire de corrélats intentionnels ne représente autre chose que la paire scolastique: *concept objectif - concept formel*. Frege réagit contre ce courant psychologue, qui ne mettait l'accent que sur la dimension subjective, en instituant la distinction entre sens et dénotation, qui veut être une distinction objective. L'une des racines de ce courant psychologue est à trouver chez Thomas aussi, *De Veritate* I, 9, où il fait la distinction entre le sujet connaissant, l'acte de la connaissance et l'objet de la connaissance. Cette distinction apparaît chez G. Frege également dans l'exemple même donné ci-dessus, avec la différence qu'il ne met plus l'accent sur le sujet connaissant, qui ne «produit» que des représentations, mais seulement sur *l'acte* et *l'objet*, c'est-à-dire sur *le sens* et *la dénotation*. Par cet «abandon» du sujet on arrive à une dimension impersonnelle de l'acte de la connaissance, typiquement logique. Chose explicable, parce que pour G. Frege, la logique représente par excellence une investigation de l'objectif, tandis que la psychologie s'intéresse au côté subjectif. À cette distinction il correspond une autre, entre le concept et l'objet d'une part, et la représentation d'autre part.

²⁵ Les implications platoniciennes de la conception frégréenne sont ici évidentes. Selon Călin Candiescu, *Gottlob Frege și filosofia analitică a limbajului* (thèse de doctorat), București, 1980, chapitre «Platonism și obiectivitate», G. Frege n'est pas un platonicien, comme on l'affirme souvent, mais un conceptualiste. Son platonisme se manifeste surtout dans ses écrits tardifs et ne vise pas que les objets abstraits (nombres, classes etc.). Dans l'acceptation de l'auteur mentionné ci-dessus, le platonisme ne représente qu'un aspect secondaire de la conception de Frege, étant considéré comme un prolongement de son antipsychologisme. La préoccupation de Frege était de sauver l'objectivité des entités logico-mathématiques: «tandis que quelqu'un ne peut sentir que sa propre douleur, son propre plaisir ou sa propre faim... les nombres peuvent être des objets communs pour plusieurs, à savoir ils sont les mêmes pour tous» (G. Frege, *Fundamentele aritmeticii*, § 93, dans *Scrieri...*, p. 141). Cette objectivité dont parle G. Frege a deux acceptions: 1. indépendante de la conscience humaine (*esse extra animam*) et 2. avoir une validité intersubjective (conscience générique). Platonisme signifie attribuer aux idées ou aux entités abstraites objectivées au sens 1. Si dans ses écrits de maturité l'accent tombe sur l'acceptation kantienne, dans ses écrits tardifs, G. Frege arrive à parler d'un «tiers monde» (voir la conception ultérieure élaborée par K. Popper).

²⁶ Cf. G. Frege, „Despre concept și obiect”, dans *Scrieri...*, pp. 289-306.

De notre point de vue, en résumant les idées ci-dessus, la conception de G. Frege relative au sens et à la dénotation ne fait qu'éliminer l'élément psychologique, c'est-à-dire la représentation, de la conception des scolastiques qui distinguent entre *le concept formel* et *le concept objectif*²⁷. La différence entre les scolastiques et les logiciens contemporains consiste en définitive dans un problème de langage: tandis que les premiers traitent la logique dans le langage quotidien, les logiciens du XX^e siècle construisent un langage artificiel, culminant par le métalangage proposé par A. Tarski. Ce qui signifie qu'on peut avoir affaire à la même problématique, et que seule la terminologie diffère.

Enfin, nous considérons que l'attaque de G. Frege pourrait viser, en plus de la théorie de la subjectivité du sens proposée par John Locke dans son ouvrage *An Essay Concerning Human Understanding* (1690), les racines scolastiques de cette dimension subjective du sens.

²⁷ Cette distinction entre psychologique (subjectif) et logique (objectif) représente l'un des «principes fondamentaux» que G. Frege propose dans *Die Grundlagen der Arithmetik*.